

Paléolithique : des zoolangages au langage humain. Que peut-on dire ?

Pierre FRATH

Résumé

Le langage humain prend nécessairement sa source dans les zoolangages¹ animaux qui ont précédé l'hominisation de certains primates. Pour essayer de comprendre cette transition, nous avons procédé à une analyse linguistique des langages des gibbons thaïs et des mones de Campbell de Côte d'Ivoire et nous les avons comparés au langage humain. Il apparaît que les holophrases animales sont destinées au groupe et comprennent toujours deux ou plusieurs significations, mais sans qu'on puisse identifier des morphèmes porteurs de sens. Chez l'être humain, au contraire, la plupart des paroles sont prononcées dans le cadre de la conversation interpersonnelle. Les messages sont construits et reconstruits dans des énoncés prédicatifs à l'aide de morphèmes réutilisables. Ils peuvent référer à des objets *in absentia*, non présents au moment où l'on parle, une pratique linguistique peut-être à l'origine de la métaphysique ; la présence de vestiges indiquant des préoccupations métaphysiques devient alors le signe de l'existence d'un langage.

Nous essayons aussi de comprendre les causes anthropologiques de cette transition. Une des raisons pourrait être la sexualité féminine, qui n'est pas limitée à des périodes de rut comme chez les autres mammifères. La question du désir est alors peut-être devenue centrale, amenant nos ancêtres à négocier verbalement l'acte sexuel.

Mots-clés : Paléolithique, zoolangages, langages humains, morphémisation, prédication, sexualité, métaphysique

Introduction

La question de l'apparition du langage chez nos ancêtres du Paléolithique n'a pas suscité énormément de travaux scientifiques. Les archéologues sont pour la plupart peu intéressés par les questions linguistiques ; ils se concentrent sur les ossements retrouvés et sur les traces culturelles – outils, objets ou grottes ornées – qui leur sont associées. Cela leur permet de décrire les modes de vie des hommes du Paléolithique de manière assez convaincante. Quant aux linguistes,

¹ Nous devons les termes de « zoolangage » et « zoolangue » à Astrid Guillaume, qui les a introduits et définis dans un texte en 2021.

l'étymologie et les méthodes scientifiques de reconstruction des langues ne leur permettent guère de remonter le temps au-delà de quinze mille ans. Il existe certes des théories sur la langue « adamique », celle des premiers hommes, mais même si elles sont parfois intéressantes², elles sont largement hypothétiques et de toute façon, leur point de départ, l'existence même d'une langue mère, n'est pas assuré, ainsi que nous essaierons de le montrer dans ce texte.

Il existe un important fossé culturel entre les linguistes et les archéologues, qui ignorent leurs travaux respectifs. Pour tenter d'y remédier, nous avons passé plusieurs années à étudier en tant que linguiste les travaux des archéologues et des éthologues. Nous pensons que cette nouvelle compétence, couplée avec la linguistique, nous a permis d'obtenir quelques résultats encourageants concernant la transition entre les langages animaux et le langage humain au Paléolithique³, ce qu'on appelle des protolangages. En tant que linguiste, nous avons spécifié les langues humaines actuelles par rapport aux zoolangages des gibbons thaïs et des mones de Campbell tels que décrits dans la littérature scientifique. Nous avons admis, suivant l'opinion générale, que certains de nos ancêtres ont bénéficié de mutations génétiques qui ont développé leur capacité de langage, ce qui leur a certainement donné un avantage sélectif. Nous avons ensuite essayé de comprendre comment ces capacités de langage nouvelles ont pu se répandre dans l'espèce et se développer. Nous faisons précéder cette partie du texte d'une petite chronologie et d'une rapide étude bibliographique.

1. *Chronologie*

Comme la plupart des lecteurs de ce texte ne seront sans doute pas familiers avec la chronologie du genre *Homo*, nous donnons ci-dessous un tableau simplifié de l'évolution humaine depuis *Homo habilis*, il y a 2,3 millions d'années. Nous craignons cependant qu'il ne soit sévèrement critiqué par des archéologues, qui lui reprocheront

² Comme celle de Merritt Ruhlen (1994).

³ Nous invitons le lecteur à consulter notre livre « Préhistoire et langues » (Frath, 2025) pour d'autres résultats concernant le Paléolithique supérieur et le Néolithique.

sans doute des erreurs flagrantes. À notre décharge, disons que les archéologues n'étant pas d'accord entre eux, il nous a fallu faire des choix, et donc préciser des critères. Concernant les espèces et les sous-espèces, nous avons considéré que les proximités culturelles sont plus déterminantes que les différences anatomiques. C'est ainsi que nous avons regroupé sous la dénomination d'*Homo erectus* plusieurs espèces souvent distinguées par les archéologues, et cela, parce qu'elles partagent une même culture lithique appelée l'Acheuléen. Il y a eu des évolutions parallèles en différents lieux de la planète, mais toutes ces cultures ont conservé un même fond acheuléen, et on peut sans doute admettre que certaines de ces populations, sinon toutes, sont restées interfécondes.

Quelles furent les espèces humaines dotées de langage ? Il y a unanimité pour les *Homo sapiens* des Paléolithiques moyen et supérieur, apparus il y a quelque 300 000 ans : on admet qu'ils parlaient à peu près comme nous. Pour leurs prédécesseurs, la question fait débat. Très peu d'auteurs attribuent la capacité de langage à *Homo habilis*. Pour *Homo erectus*, certains vont dans le sens d'une telle capacité chez certaines sous-espèces. Pour les autres, y compris pour l'Homme de Néandertal (de -350 000 à -35 000 ans), la discussion reste ouverte et les désaccords persistent. Quant à nous, nous irons dans le sens d'une capacité de langage dès le début de l'hominisation, un processus complexe dans lequel le langage a certainement joué un rôle fondamental.

Chronologie simplifiée de l'évolution de l'humanité des origines au Néolithique

Période	Culture	Durée	Espèces	Types d'outil	Mode	Particularités	Traces métaphysiques	Langage
Paléolithique archaïque	Lomekwien Oldowayen	Apparue vers 3,3 ma de -2,3 à -1,5 ma	Inconnue Homo habilis (Afrique)	Galets aménagés (choppers)	1	Dimorphisme sexuel Charognage Cueillette Nomadisme	Non	Peut-être
Paléolithique inférieur	Acheuléen	de -1,8 ma à -110000	Homo erectus (Afrique, Europe, Asie) (Nombreuses sous-espèces)	Bifaces, hachereaux	2	Chasse Charognage Cueillette Nomadisme	Non	Oui
	Acheuléen +	à partir de -700 000		Débitages Levallois, Quina, etc. Maîtrise du feu et invention du javelot	3			
Paléolithique moyen	Moustérien Châtelperronien	de -350000 à -35000 de -45000 à -35000	Homo neandertalensis (Europe) Homo sapiens (Afrique)	Petits bifaces Variétés d'outils (débitages)	3	Chasse Cueillette Nomadisme	Oui, grotte de Bruniquel -176 500	Oui
Paléolithique supérieur	Aurignacien Gravettien Solutréen Magdalénien (Tardiglaciaire, Épipaléolithique)	-43000 -31000 -22000 -18000	Homo sapiens (Europe, Asie, Afrique)	Débitage laminaire	4	Chasse Cueillette Nomadisme	Oui, grottes ornées, vénus, outils décorés	Oui
				Microlithes	5			
Mésolithique	Nombreuses cultures	de -11 700 à -7500 (en Europe)	Homo sapiens (monde)	Microlithes	5	Chasse Cueillette Début de la sédentarisation	Oui	Oui
Néolithique	Nombreuses cultures	de -11700 à -4700 (au Moyen-Orient) de -7500 à -4700 (en Europe)	Homo sapiens (monde)	Microlithes Cuivre	5	Introduction de l'agriculture et de l'élevage	Oui	Oui

2. Travaux sur la gestuelle prélinguistique

De nombreux travaux ont émis l'hypothèse que la parole a été précédée d'une gestuelle prélinguistique. Déjà en 1920, le linguiste allemand Hermann Paul avait formulé l'hypothèse suivante dans ses *Prinzipien der Sprachgeschichte* :

Tout ce que le son peut faire, c'est attirer l'attention. [...] Le fait que l'attention des autres se porte sur le même objet que celui qui a provoqué le son chez l'un ou chez plusieurs d'entre eux peut être en partie causé par les gestes qui l'accompagnent. Il nous faut penser que le langage parlé s'est développé à ses débuts sur la base du langage gestuel.

L'idée est que faire des gestes est une activité naturelle et spontanée chez les êtres humains, qui peuvent éventuellement les accompagner de « sons ». Ceux-ci pourront ensuite prendre leur indépendance et être utilisés sans les gestes⁴.

⁴ Voir par exemple Corballis 2002 pour un développement récent de cette idée.

Il est bien possible que le langage soit apparu ainsi, mais on peut émettre plusieurs objections contre cette hypothèse. Pour commencer, il n'existe aucune donnée concernant la gestuelle de nos ancêtres et on peut alors s'interroger sur la valeur d'une explication d'une chose inconnue (la parole) par une autre tout aussi inconnue (les gestes). Par ailleurs, on peut aussi se demander si ce n'est pas l'inverse. Ceux qui vivent avec un chien savent bien qu'il ne regarde pas la chose que nous lui montrons avec le doigt, mais la main elle-même. Il n'y a rien de « naturel » à regarder ce vers quoi le doigt pointe ; chez l'homme, le lien entre geste et objet a sans doute été le fruit d'une évolution anthropologique complexe qui a fini par associer les deux dans un rapport de référence.

D'autres travaux essaient de voir si la cavité buccale de tel ou tel crâne d'*Homo* a pu produire de la parole. Certains chercheurs pensent que c'est peut-être le cas de l'Homme de Tautavel (*Homo heidelbergensis*)⁵. C'est une démarche intéressante, mais est-ce que la possibilité de la parole entraîne sa production ? Il manque à cette hypothèse tout l'aspect anthropologique et linguistique de la question. Pourquoi les hommes se sont-ils mis à parler ? Comment les mots en sont-ils venus à signifier ? Comment la communication s'est-elle établie entre les membres de la communauté ? Ce sont ces questions que nous essaierons d'aborder dans ce texte.

3. *Syntaxe et cognition*

La plupart des auteurs sont impressionnés par la complexité grammaticale des langues humaines. Comment un tel système a-t-il pu se mettre en place ? Beaucoup font alors l'hypothèse d'une ou de plusieurs mutations génétiques qui ont permis un développement soudain des « capacités cognitives » avec pour résultat « l'usage d'une

⁵ La paléoanthropologue Amélie Vialet, du Muséum National d'Histoire Naturelle, dirige un projet de recherche appelé « Origins of speech » dont un des objectifs est de reconstituer les muscles de la langue chez les espèces humaines disparues. Elle et son équipe travaillent à partir de fragments osseux et de modélisations numériques afin de voir si ces espèces étaient en mesure de produire de la parole. Il faut noter que son équipe multidisciplinaire ne comprend aucun linguiste.

syntaxe ». Voici un extrait assez représentatif de ce genre d'explication :

*Le comportement langagier humain repose sur plusieurs **capacités cognitives** propres à notre espèce. Les animaux n'utilisent pas de système de communication qui soit directement comparable au nôtre [...]. L'une des capacités, maintes fois soulignée, concerne **l'usage d'une syntaxe**. Certes les oiseaux, par exemple les rossignols, sont connus pour produire des chants représentant plusieurs niveaux de combinatoire. [...] Cependant, rien n'indique que les différentes structures ainsi produites servent à exprimer des significations différenciées. (Jean-Louis Dessalles, 2013, 177)*

Il est sûr que les espèces humaines ont évolué en raison de mutations génétiques, mais une telle macro-explication n'apporte aucun éclaircissement. Il est probable qu'au début du processus d'acquisition du langage, seuls certains individus ont bénéficié de la mutation linguistique. Comment ont-ils alors pu construire un langage de type humain dans un milieu encore dominé par un langage de type animal ? Et comment cette nouvelle capacité a-t-elle pu leur procurer un avantage sélectif par rapport à ceux qui n'en ont pas bénéficié ?

Et si une syntaxe a fini par s'installer, cela ne s'est pas fait d'un coup de baguette magique génétique, comme le pense par exemple Chomsky (voir ci-dessous).

4. *Noam Chomsky vs Steven Pinker*

Pour Chomsky, « il est insensé de soulever le problème de l'évolution du langage humain depuis des systèmes de communication plus primitifs qui apparaissent à des niveaux beaucoup plus bas des capacités intellectuelles » (1981, 170). Pour lui, il y a eu une mutation décisive qui a donné aux hommes une « grammaire universelle » génétique, dans laquelle nous puissions pour apprendre dans l'enfance les langues de notre communauté, et des langues étrangères par la suite. La grammaire est donc innée, et aucun autre animal n'en dispose.

Pinker (1994, 332-333) s'est inscrit en faux contre cette affirmation. Selon Hombert & Lenclud (2014, 119) :

Pinker oppose à l'argument de l'unicité absolue du langage humain le constat de l'unicité absolue de la trompe de l'éléphant. Cette dernière est, en effet, aussi différente des narines possédées par les autres animaux que le langage humain l'est des systèmes de communication propres aux animaux non-humains. [...] Trait-on soutenir qu'elle serait apparue soudainement, toute constituée, dans la descendance d'un éléphant dénué de trompe ?

C'est un bon argument, que Chomsky a accepté, semble-t-il. Il a par la suite signé un traité de paix avec deux représentants des « évolutionnistes », un philosophe, Mark Hauser, et un biologiste cognitiviste, Tecumseh Fitch, en cosignant un article en 2002, devenu célèbre, dans lequel il accepte que le langage humain ait pu être précédé par des langages moins élaborés, mais que ce qui le distingue des langages animaux, c'est la récursivité (Hauser, Chomsky & Fitch 2002). Le problème, ignoré par les chomskyens, est que les langues ne présentent pas d'exemples de récursivité. Elle n'apparaît que dans la métalangue générativiste, comme artéfact de la théorie⁶. La croyance en la réalité causale des objets métalinguistiques avait déjà été remarquée par Saussure :

Éternellement donc le grammairien ou le linguiste nous donne pour entité concrète, et pour entité absolue servant de base à ses opérations, l'entité abstraite et relative qu'il vient d'inventer dans un chapitre précédent.
(Saussure, 2002, 24)

Beaucoup de linguistes ont dès le début perçu des difficultés à propos de la récursivité, comme André Martinet ou Ray Jackendoff, et l'ont fait savoir⁷. Ce dernier a qualifié la récursivité en langue de « fancy », fantaisiste. Cependant, l'immense majorité des linguistes a accepté cette théorie comme vraie, ce qui rappelle qu'aucune science n'est à l'abri du conformisme et de l'erreur.

⁶ Rappelons que la notion de récursivité a été introduite en passant dans Chomsky (1957) comme expédient pour résoudre un problème lié à la théorie générativiste : sans elle, la grammaire chomskyenne produirait un nombre fini de phrases, ce qui contrevient clairement à notre expérience linguistique.

⁷ Pour d'autres arguments contre la récursivité en langue, voir par exemple Frath, 2014 : « There is no recursion in language ».

5. *Les protolangages de Derek Bickerton (1990) et de Ray Jackendoff (1999)*

C'est avec ces deux auteurs que commence une étude plus scientifique de la naissance des langues. Derek Bickerton est un spécialiste des pidgins et des créoles. Il a notamment étudié la situation linguistique à Hawaï. Les travailleurs amenés d'Europe et d'Asie au XIX^{ème} siècle pour travailler dans les champs de canne à sucre, sans langue commune donc, ont créé un pidgin, d'abord basé sur l'hawaïen, ensuite sur l'anglais, enrichi de mots des diverses langues en présence. Un pidgin ne présente pas de syntaxe régulière. Les locuteurs ont tendance à placer en premier dans leurs énoncés ce qui leur semble le plus important.

Mais que se passe-t-il à la seconde génération, lorsque les enfants n'ont été exposés qu'à un pidgin sans structure fixe ? Pour Bickerton, ils ajoutent une grammaire au pidgin de leurs parents, les transformant ainsi en créoles. Appliquant cette idée à l'origine de la capacité linguistique, il avance que chez *Homo erectus*, les premières langues humaines ont été des sortes de pidgins. Il y aurait eu une mutation génétique qui aurait permis un développement cognitif, lequel aurait amélioré la communication au sein du groupe avec l'apparition d'une sorte de « social calculus », qui aurait à son tour été à l'origine de thématiques communes. Les êtres humains auraient alors construit un dictionnaire mental en nommant les concepts qu'ils avaient de leur environnement, par exemple les animaux, les lieux ou les objets. La communication se serait donc faite grâce aux noms de ces concepts mémorisés, placés dans un ordre subjectif.

Il y aurait ensuite eu une seconde mutation, chez *Homo sapiens* cette fois, il y a deux ou trois cent mille ans, permettant l'ajout d'une grammaire à ces pidgins-protolangages, les transformant ainsi en langues-créoles véritablement structurées, proches des nôtres. Notons en passant que cette théorie n'implique pas l'hypothèse d'une langue mère.

Quant à Ray Jackendoff, il a repris certains éléments développés par Bickerton, mais il nie la nécessité d'une seconde mutation : les hommes auraient bénéficié d'une capacité grammaticale incrémentale

dès la première mutation, ce qui expliquerait la complexité croissante des phrases. Selon Jackendoff, l'ordre des mots aurait d'abord été aléatoire dans les énoncés (*apple eat Fred, eat apple Fred, etc.*) avant de se stabiliser en un ordre précis (*Fred eat apple*). Cette hypothèse est proche de celle de Bickerton sur la transformation des pidgins en créoles.

Cette évolution s'est accompagnée d'une augmentation du lexique, mais la mémorisation de signes tous différents aurait rapidement surchargé la mémoire, selon Jackendoff. Il estime en effet qu'*Homo erectus* n'était pas en mesure de mémoriser plus de quelques centaines d'expressions. Il faut donc que les signes aient été construits à partir d'un petit nombre d'éléments. Jackendoff fait alors l'hypothèse d'une dizaine de syllabes pouvant se combiner entre elles, des syllabes dépourvues de sens, comme les phonèmes dans nos langues. Si on admet que les mots peuvent se former avec trois syllabes, par exemple *ladipou* ou *pilada*, on en obtient 10^3 , soit mille mots à l'aide de seulement dix syllabes. L'ajout d'une quatrième syllabe ouvrirait la voie vers « an open class of symbols », selon Jackendoff.

On peut objecter qu'il est peu probable qu'*Homo erectus* ait utilisé des syllabes sans signification. Il est plus plausible qu'il ait nommé les objets courants à l'aide de monosyllabes, par exemple *ha* pour l'eau, combinées ensuite avec une autre monosyllabe indiquant par exemple le mouvement, *coul*, pour former *bacoul*, « cours d'eau »⁸. Beaucoup d'auteurs pensent que toutes les langues étaient monosyllabiques à l'origine, et d'ailleurs certaines le sont encore aujourd'hui, comme le chinois. Cependant, l'hypothèse monosyllabique rappelle des travaux récents sur le langage chanté des gibbons, que nous examinons ci-dessous.

Les deux auteurs tiennent pour acquis que la forme et le sens sont séparés, et que le sens vient en premier. Il s'agit là de l'expression d'un dualisme cartésien inconsciemment ancré en linguistique, seulement discuté par ceux qui se sont rendu compte de ses difficultés, c'est-à-dire peu de monde. Ce que nous communiquons

⁸ Ces mots ne sont pas attestés, bien sûr ; ils ne servent qu'à la démonstration.

aux autres à l'aide de mots, ce serait nos concepts, qui viendraient donc d'abord⁹. Nos ancêtres du Paléolithique auraient ainsi d'abord formé le concept, mettons d'éléphant, puis ils se seraient mis d'accord pour le nommer et en parler. Mais on ne se demande pas comment et avec quelle métalangue ils auraient pu le faire.

Ni Bickerton, ni Jackendoff n'ont analysé les zoolangues d'un point de vue linguistique. Il leur a alors été impossible de percevoir les caractéristiques qui les différencient des langues humaines. Cette question sera le thème de la partie suivante.

6. Description d'un zoolangage

Dans le *New Scientist* du 22 novembre 2015, un journaliste scientifique, Hal Hodson, résume un article de Clarke, Reichard & Zuberbühler publié en 2006 concernant des travaux sur le langage chanté des gibbons thaïs. Ces chercheurs auraient identifié six sons de base que ces singes utilisent dans leurs « chants » : *wa*, *hoo*, *waa*, *oo*, *won*, *wao* ; il y en aurait un septième, dénommé « autre », sans plus de précisions. Ils donnent quatre des holophrases qu'ils ont enregistrées et qu'ils pensent avoir comprises :

<i>Wao-hoo-hoo-hoo-wa-wa</i> :	<i>panthère nébuleuse ! (un type de léopard)</i>
<i>Wao-hoo-hoo-hoo-hoo-hoo</i> :	<i>serpent !</i>
<i>Waa-hoo-wa-waa-wa-wa</i> :	<i>je suis un mâle et je suis avec cette femelle-ci</i>
<i>Wa-waa-wao-hoo-waa-hoo</i> :	<i>je suis une femelle et je suis avec ce mâle-ci</i>

Les groupes de gibbons sont dirigés par des femelles alpha, et toute l'espèce vit en couple. Les deux derniers exemples de la liste constituent un « duo » chanté le matin, qui sert d'une part à consolider les couples, et d'autre part à affirmer leurs droits sur le lieu où ils se trouvent.

Ils s'adressent ainsi à toute la communauté, et non à des individus. Il n'y a pas de réponse, et aucune conversation ne s'engage.

⁹ Pour une critique de la notion de concept en linguistique, voir Frath, 2020a et 2020b.

On peut noter deux caractéristiques linguistiques dans ces holophrases. D’abord les messages disent toujours une ou plusieurs choses ; ils sont ainsi complets, formés d’un **thème** et d’un **rhème**. C’est très clair dans les holophrases du « duo ». Et même dans « panthère ! » ou « serpent ! », ces prédateurs potentiels sont mentionnés dans un contexte de danger, rendu par un point d’exclamation en langue écrite humaine, équivalent d’« attention ». *Serpent !* signifie donc deux choses : « attention danger » et « type de danger ». On pourrait penser qu’« attention » est rendu par le *waoo-hoo* initial dans « panthère ! » et « serpent ! », mais alors que fait cette séquence dans *wa-waa-waoo-hoo-waa-hoo* ? D’ailleurs les auteurs de l’article ne se risquent pas à donner des sens aux six syllabes qui constituent cette zoolangue.

Ces observations sont confirmées par des travaux sur le zoolangage des cercopithèques de Côte d’Ivoire, les mones de Campbell. Des chercheurs ont fait l’hypothèse que certaines de leurs holophrases étaient dotées de suffixes, en l’occurrence *-oo* dans les trois dernières ci-dessous¹⁰ :

<i>Boom :</i>	<i>il n’y a pas de prédateur</i>
<i>Hok :</i>	<i>attention, aigle</i>
<i>Krak :</i>	<i>attention, léopard</i>
<i>Hok-oo :</i>	<i>il y a quelque chose en haut dans le voisinage</i>
<i>Krak-oo :</i>	<i>attention danger !</i>
<i>Wak-oo :</i>	<i>il y a quelque chose en haut mais pas dans le voisinage</i>

Mais on ne perçoit pas de cohérence dans ces usages, pas plus que pour *waoo-hoo* chez les gibbons. Les expressions suffixées sont plus générales que les non suffixées (cf. *krak-oo* vs *krak*), et on peine à comprendre comment elles se sont formées. On pourrait supposer que *-oo* est une sorte de morphème de généralisation s’il est placé en finale, mais pas au milieu d’un mot comme dans *boom*. Mais il y a une autre possibilité. Dans *hok-oo* et *wak-oo*, on pourrait penser que *-oo* signifie « quelque chose ». Mais alors, quel serait son sens dans *krak-*

¹⁰ Voir l’article sur www.futura-sciences.com/planete/actualites/zoologie-langage-primates-inventent-syntaxe-21844/.

oo ? Il faut constater qu'on ne parvient pas à identifier de sens précis, ni du -oo des mones de Campbell, ni du *waoo-hoo* des gibbons. L'existence de suffixes dans ces zoolangages est alors difficile à admettre. Il est plus probable qu'il s'agisse simplement d'un usage aléatoire d'une des quelques syllabes disponibles, en l'occurrence -oo, pour construire une autre holophrase indivisible qui donne un message complet, comme par exemple dans *boom*.

Les holophrases des gibbons et des mones ne sont donc pas morphémisées ; il est possible qu'il y ait une sorte de suffixation, mais il faudrait avoir d'autres données pour le confirmer.

Nous avons signalé plus haut que ces langages sont assez proches de l'hypothèse syllabique de Jackendoff. La zoolangue des gibbons propose six syllabes, et non dix comme chez Jackendoff, toutes sans sens discernable, mais elles peuvent se combiner par six, et non seulement par trois, ce qui fait un total de 6^6 , soit 46.656 combinaisons, c'est-à-dire bien plus que les 400 à 500 holophrases repérées dans cette zoolangue.

Les gibbons utilisent ce type de zoolangage depuis sans doute des dizaines de milliers d'années, peut-être plus, et ils n'ont pas acquis de langage de type humain, c'est-à-dire constructible avec des morphèmes dotés de sens. On peut dès lors abandonner l'hypothèse de Jackendoff : si le langage humain s'est constitué au début à partir de syllabes sans sens, ce qui reste à démontrer, cela n'a pas suffi.

7. *Morphémisation, sexualité et éducation*

Admettons que quelques membres d'un groupe de préhominiens aient bénéficié d'une mutation génétique qui leur aurait donné en principe la possibilité de développer un langage de type humain, c'est-à-dire morphémisé et construit. Ils vivent cependant dans un milieu où l'on utilise des holophrases indivisibles assez longues (six syllabes chez les gibbons). Dans quelles circonstances et pourquoi ce zoolangage a-t-il pu céder la place à un langage humain ?

Ce n'est certainement pas dans le domaine de la cognition, pour se mettre d'accord sur le nom d'un concept, par exemple celui d'éléphant, car il n'y avait aucun moyen métalinguistique pour le faire.

Il ne peut s'agir que de la fonction anthropologique de la langue, celle qui facilite les rapports entre les individus au sein de la société. Les mammifères communiquent avec leurs proches à l'aide de grognements, de petits cris, ou d'activités comme le léchage ou l'épouillage mutuel. Pour ce qui est des rapports sexuels, il n'est nul besoin d'échanges vocaux : lorsque la femelle est en chaleur, les mâles savent que l'acte sexuel est demandé. En dehors de la période de rut, il n'y a pas d'activité sexuelle chez la plupart des mammifères.

Chez l'homme, c'est très différent. La femme n'a pas d'œstrus (de période de rut), et elle est donc susceptible de faire l'amour n'importe quand, comme l'homme, mais pas tout le temps, ni avec n'importe qui. Pour Elisabeth Badinter (1986, 32) :

La réceptivité sexuelle permanente de la femelle et la copulation frontale inauguraient, selon H. Fischer (1983), l'un des échanges les plus fondamentaux de la race humaine : l'amour. Leurs appâts permettaient aux femelles de survivre en nouant des liens économiques avec les mâles. Ils apprirent à répartir leurs tâches, à échanger viande et végétaux. L'activité sexuelle les avait liés, et la dépendance économique renforçait leurs liens.

On peut penser que le développement des « appâts » féminins, si caractéristiques du dimorphisme sexuel de l'humanité, date de cette époque. Les femmes « féminines » plaisant plus aux hommes, elles avaient une meilleure chance de transmettre génétiquement leurs « appâts » à leurs filles, tandis que les pères transmettaient leur goût pour la féminité aux garçons.

Il n'est pourtant pas certain que la notion de couple stable ait prévalu au début de l'homínisation, selon Elisabeth Badinter. Il est bien possible que les enfants aient été considérés comme un produit et un bien de la communauté tout entière (probablement une vingtaine de personnes), dont tous s'occupaient sans que la paternité joue un rôle. Ce fait expliquerait la disproportion considérable entre le nombre des symboles sexuels masculins et féminins dans les grottes ornées comme Lascaux ou Chauvet. Les vulves et les autres signes féminins sont jusqu'à vingt fois plus nombreux que les signes masculins. On peut interpréter cela ainsi : le mystère de la création est l'apanage de la féminité ; l'homme n'y apporte qu'une petite

contribution, nécessaire mais moins importante. Ce qui compte, c'est la fertilité et la maternité.

En l'absence de couples stables, les activités sexuelles pouvaient se faire avec de nombreux partenaires, et la question du désir, en particulier de celui des femmes, devint centrale. Un rapport imposé est certes possible, mais cette pratique porte un nom, le viol, et risque de mettre à mal les relations au sein du groupe. Une solution est le mariage, qui s'accompagne de la notion de devoir conjugal. Mais cette réponse institutionnelle aux questions de sexualité n'est sans doute pas apparue immédiatement au début de l'hominisation, surtout en l'absence de couples stables.

Rappelons qu'il s'agit pour nous d'expliquer pourquoi et comment on est passé de messages indivisibles destinés au groupe à des propos morphémisés entre personnes. Admettons donc qu'une personne demande un acte sexuel à une autre à l'aide d'un mot-interjection tout nouveau, par exemple *sexe*. Il peut être accompagné de gestes précisant les intentions du locuteur, et donc compris. Il peut ensuite être repris par le partenaire, puis par d'autres personnes. D'autres mots peuvent alors apparaître selon le même processus.

L'acte sexuel peut alors être accepté ou refusé grâce à des mots-interjections (*d'accord/non*) éventuellement accompagnés de comportements d'acceptation ou d'évitement. Mais il est possible aussi que la personne veuille différer le rapport sexuel (*tout à l'heure, demain, ...*) ou proposer un lieu (*là-bas, derrière l'arbre, ...*), ce qui peut se faire verbalement dès lors qu'un vocabulaire morphémisé est disponible. Il se crée alors des relations personnelles au sein des couples et dans la société en général, qui peuvent être gérées de diverses manières en fonction de critères doxiques. Les demandes verbales constituent le début de la politesse, des conventions, de la doxa, et d'autres fonctions anthropologiques qui permettent de réguler la communauté.

La satisfaction d'une demande peut être soumise à des conditions. « Je veux bien faire l'amour avec toi, mais d'abord il faut faire ceci ou cela ». Dans la réponse, il peut y avoir des marques du passé : « j'ai fait cela hier déjà », ou du futur : « je le ferai tout à

l'heure ». Ce serait alors le début d'une capacité narrative et rhétorique, qui a pu engendrer un grand nombre d'activités sociolinguistiques caractéristiques de l'humanité : le récit, la promesse, l'obéissance, la rébellion, la coopération, l'organisation d'une activité commune, etc.

8. *Incomplétude, conversation et prédication*

Ces mots-interjections se distinguent des holophrases animales par leur incomplétude. « Sexe », « d'accord », « non », « tout à l'heure », « là-bas » sont des expressions monosémiques incomplètes qui ne prennent sens que les unes par rapport aux autres et par rapport au contexte. Elles demandent une réponse, et cette réponse peut venir des personnes auxquelles le signe incomplet a été adressé.

Cet usage anthropologique du langage n'a pas concerné que la sexualité ; il a pu structurer d'autres domaines de la vie communautaire, notamment l'éducation des enfants. Des mots comme « eau ! », « manger ! » ou « dormir ! » adressés par un enfant à un membre du groupe peuvent produire des réponses morphémisées et construites comme « eau là-bas », « manger viande (ou fruit, racine, ...) », « dormir ici », etc.

Une fois l'habitude conversationnelle installée, nos ancêtres ont pu prendre l'habitude de nommer des choses non présentes auxquelles ils référaient *in absentia* dans des signes incomplets qui demandaient une réponse. Si quelqu'un prononçait, par exemple, le mot « bison », les autres s'interrogeaient et disaient peut-être quelque chose comme « quoi bison ? » ou bien « où bison ? », ce qui pouvait produire des réponses comme « bison chasser demain » ou bien « bison derrière la colline ».

Ce dont on parle, le **thème** (*bison*), est ainsi complété par ce qu'on en dit, le **rhème** (*chasser demain*), dans une relation prédicative. Les holophrases indivisibles sont alors remplacées par des prédicats construits à partir d'éléments morphémisés. La prédication est une des caractéristiques essentielles du langage humain.

9. *Quand est apparue la capacité de langage ?*

La morphémisation, la référence *in absentia*, l'incomplétude et la prédication une fois acquises dans la gestion des rapports sociaux, les hommes ont disposé des bases linguistiques nécessaires à la construction d'un langage de plus en plus riche dans les autres domaines de la vie, grâce au développement d'une morphosyntaxe de plus en plus complexe.

Cette évolution a pu commencer dès le début de l'hominisation, chez *Homo habilis*, qui était essentiellement un charognard : il se nourrissait d'animaux morts naturellement ou tués par des carnassiers. Son problème était que sa mâchoire n'était pas proéminente comme celle des carnassiers, ni équipée d'une dentition lui permettant, par exemple, d'arracher la peau des animaux morts ou de briser les os pour en extraire la moelle. *Homo habilis* avait besoin d'outils pour dépecer l'animal et découper de grands lambeaux sur la bête, ensuite de petites bouchées qu'il pouvait mâcher (rappelons que le feu n'a été maîtrisé que bien plus tard, il y a environ 500 à 700.000 ans).

On sait qu'*Homo habilis* savait fabriquer des outils rudimentaires mais efficaces, qu'on a appelés des galets aménagés (« choppers »). Il suffisait d'en casser un à l'aide d'un autre et de voir si le résultat était utile, par exemple suffisamment tranchant ; sinon il fallait affiner ou recommencer. Mais ces « choppers » ne pouvaient pas être fabriqués n'importe où : il fallait un gisement de galets, au bord d'un cours d'eau par exemple. Or *Homo habilis* ne pouvait être sûr que l'endroit où il trouverait un animal mort présenterait aussi des pierres à tailler ; il fallait donc les fabriquer à l'avance et les transporter.

Notons que si des animaux utilisent parfois des outils improvisés, ils ne les fabriquent pas à l'avance et ils les abandonnent après usage. On peut penser que c'est la maîtrise du langage qui a fait la différence. Fabriquer des outils nécessite la maîtrise du futur (« il nous faut fabriquer des outils pour aller à la chasse »), du passé (« nous avons vu des galets à tel endroit »), la nomination de ces lieux (les noms des gisements), et par la suite la nomination des types de pierres et des techniques de taille. L'apparition du langage a très certainement

permis un enrichissement de la mémoire et de la connaissance : l'être humain ne peut aisément se souvenir de choses dont il ne sait pas le nom et il ne peut certainement pas en parler. En revanche, la parole fixe les mots et les choses dans la mémoire et les relie les uns aux autres¹¹.

On peut donc admettre qu'*Homo habilis* disposait d'un langage. Sous quelle forme au juste, il est impossible de le préciser.

10. *Diffusion du langage dans l'espèce*

Les mutations génétiques se font au hasard. Elles affectent des individus et non des communautés tout entières d'un seul coup. Il est probable que soient régulièrement apparus de petits changements génétiques permettant d'intégrer des avancées linguistiques aux usages existants et de les développer. Les bénéficiaires auraient alors sans doute joui d'un avantage sélectif. Ils auraient, par exemple, mieux géré leurs relations avec les autres ; ils auraient peut-être pu fabriquer de meilleurs outils ou mieux organiser les chasses ou les cueillettes. Ils seraient alors devenus plus attirants sexuellement et ils auraient vu leurs gènes linguistiques se répandre dans leur communauté jusqu'à devenir dominants. Aussi longtemps qu'ils auraient été peu nombreux, leur langage ne se serait modifié que progressivement parce qu'il aurait dû rester compréhensible par tous. Mais après plusieurs générations, les quelques individus non affectés par l'évolution génétique n'auraient eu que peu de chances de parvenir à l'âge de la reproduction, et leurs gènes non linguistiques auraient cessé de se propager. La langue aurait alors pu faire de grands progrès au niveau du vocabulaire et de la syntaxe.

Les groupes humains pratiquant l'exogamie pour éviter la consanguinité, les nouveaux gènes linguistiques auraient pu se répandre au-delà des groupes d'origine. Dans ce cas, les langues auraient divergé rapidement. Il n'y aurait dès lors jamais eu de langue mère.

¹¹ Voir Kleiber, 2019, pour une discussion de nos hypothèses sur le concept et la référence dans Frath, 2020a et Frath, 2020b.

11. Langage et métaphysique

L'humanité est la seule espèce métaphysique et on peut sans doute affirmer que c'est une de ses caractéristiques fondamentales. Ludwig Wittgenstein affirme que

ce que l'éthique dit n'ajoute rien, en quelque sens que ce soit, à notre savoir. Mais elle porte témoignage d'un penchant de l'esprit humain que, pour ma part, je ne puis m'empêcher de respecter profondément et que je ne ridiculiserai à aucun prix¹².

Ce « penchant » d'ordre métaphysique est intrinsèquement linguistique : « les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde »¹³, dit-il. « Il y a en l'homme la tendance à donner du front contre les bornes du langage. Voyez par exemple lorsqu'on s'étonne de l'existence de quelque chose »¹⁴. Être étonné, c'est atteindre les limites des connaissances déjà formulées.

Si notre hypothèse sur la référence *in absentia* est correcte, alors il est possible que la métaphysique tire son origine du langage. Une holophrase animale ne peut être analysée en morphèmes : elle doit être mémorisée globalement en lien avec son référent. C'est donc la présence effective d'un serpent qui donne son sens au signe « attention serpent ». En l'absence répétée du référent, l'holophrase finit par perdre son sens. Chez l'homme, un mot comme « antilope » peut être utilisé même en l'absence de l'animal. Si quelqu'un le prononce, les interlocuteurs ne chercheront pas à repérer l'animal dans le voisinage, mais ils attendront que le locuteur ajoute un rhème pour compléter la prédication (« antilope vue hier là-bas »).

De là, il n'y a qu'un pas vers l'usage de mots sans aucun référent réel, par exemple des esprits et des divinités, auxquelles on peut alors attribuer l'origine de certains phénomènes comme la pluie et le beau temps, le jour et la nuit, la vie et la mort, etc.

¹² Wittgenstein, 1971, 158.

¹³ Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, § 5.6.

¹⁴ Wittgenstein, 1929, 1971, 19.

On peut sans doute affirmer que sans langage, il n'y a pas de métaphysique. Et inversement, l'existence d'une métaphysique est alors la preuve de l'existence d'un langage. Dans la grotte de Bruniquel, dans le Tarn-et-Garonne, des spéléologues ont découvert à 300 mètres de l'entrée deux cercles construits avec des morceaux de stalactites rapportés d'une chambre voisine. La datation donne un âge de 176 500 ans. Les auteurs des cercles étaient ainsi des Hommes de Néandertal, la seule espèce humaine vivant en Europe à cette époque. Ces cercles sont clairement des constructions métaphysiques, même si leur sens restera sans doute à jamais inconnu. Cette espèce disposait donc d'un langage de type humain.

Les Hommes de Néandertal enterraient parfois leurs morts près de leurs abris, une préoccupation clairement métaphysique, absente chez les animaux. Le site de La Ferrassie, en Dordogne, a livré huit squelettes datant du Châtelperronien, la dernière culture néandertalienne (environ -45 000 à -38 000 ans). On sait que l'Homme de Tautavel (-500 000 ans environ) était anthropophage. Or les anthropologues considèrent que la consommation de chair humaine est, en dehors des périodes de disette, une activité métaphysique liée à la mort, avec par exemple l'idée de conserver les vertus du défunt au sein du groupe. On peut donc supposer que les préoccupations métaphysiques sont le fruit d'une longue tradition remontant au moins à *Homo erectus*.

Conclusion

Nous avons associé la naissance du langage aux débuts de l'hominisation, un processus complexe qui a notamment permis à nos ancêtres de devenir des carnivores. Pour manger de la viande, il leur a fallu fabriquer des outils, et cela a sans doute été rendu possible grâce à des mutations génétiques qui ont augmenté leurs capacités cognitives. Nous avons par ailleurs montré que la fabrication d'outils est nécessairement liée à la maîtrise du langage. L'apparition de conversations enrichissant les relations interpersonnelles a en retour permis le développement d'une communication prédicative (thème / rhème) à l'aide d'énoncés construits avec des morphèmes, et non

simplement des syllabes sans sens dans des holophrases indivisibles, comme le font les animaux.

Nous sommes arrivés à ces conclusions à partir de l'analyse linguistique des holophrases des gibbons thaïs et des mones de Campbell, ce qui n'avait pas été fait jusqu'ici. Il nous reste maintenant à consolider nos conclusions par l'analyse d'autres zoolangages et à préciser nos hypothèses sur la naissance du langage humain.

Références bibliographiques

- BADINTER, E., *L'un est l'autre*, Paris, Le Livre de Poche, 1986.
- BICKERTON, D., *Language and species*, Chicago, Chicago University Press, 1990.
- CHOMSKY, N., *Réflexions sur le langage*, Trad. par MILNER, J., VAUTHERIN, B., FIALA, P., Paris, Flammarion, 1981.
- CHOMSKY, N., *Syntactic structures*, La Haye, Mouton & Co, 1957.
- CLARKE, E., REICHARD, U. H., ZUBERBÜHLER, K., The Syntax and Meaning of Wild Gibbon Songs, 20.12.2006, *PlosOne*, <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0000073>.
- CORBALLIS, M., *From Hand to Mouth: the Origins of Language*, Princeton University Press, 2002.
- DESSALLES, J.-L., Du protolangage au langage : modèle d'une transition, in FRACCHIOLA, B. (éd.), *Les origines du langage et des langues*, Paris, L'Harmattan, 2013, 1.
- FISCHER, H., *La stratégie du sexe*, Paris, Calmann-Lévy, 1983.
- FRATH, P., There is no recursion in language, in LOWENTHAL, F., LEFEBVRE, L. (Eds.), *Language and Recursion*, Berlin, Springer Verlag, 2014, chapter XIV, 232.
- FRATH, P., *Linguistique anthropologique et référentielle*, Reims, Sapientia Hominis, 2020a.
- FRATH, P., Quand le concept va, tout va... (De l'usage du concept en linguistique), in THEISSEN, A., MEULLEMAN, M., PALMA, S. (dir.), *Liber Amicorum. Clins d'oeil linguistiques en hommage à Emilia Hilgert*, Reims, EPURE, 2020b, 329-359.
- FRATH, P., *Préhistoire et langues*, Reims, Sapientia Hominis, 2025.
- GUILLAUME, A., Zoolangages, zoolangues, zodialectes. Précisions contextuelles et définitions, in *Texto ! Textes et cultures*, 2021, XXVI (2-4).
- HAUSER, M., CHOMSKY, N., FITCH, T., The Faculty of Language: What Is It, Who Has It, and How Did It Evolve?, in *Science*, 2002, **298**, 1569-1579.
- HODSON, H., Talking gibbonish: Deciphering the banter of the apes, *New Scientist* 7.1.2015. (<https://www.newscientist.com/article/mg22530032-800-talking-gibbonish-deciphering-the-banter-of-the-apes/>).

- HOMBERT, J.-M., LENCLUD, G., *Comment le langage est venu à l'homme*, Paris, Fayard, 2014.
- JACKENDOFF, R., Possible stages in the evolution of language capacity, in *Trends in Cognitive Sciences*, 1999, **3 (7)**, 272-279.
- KLEIBER, G., 'C'est quoi, ça, Papa?', ou Histoire de sens partagé, in CISLARU, G., NYCKEES, V. (éd.), *Le partage du sens. Approches linguistiques du sens commun*, Londres, ISTE éditions Ltd, 2019, 31-49.
- HERMANN, P., *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Tübingen, Niemeyer, 1920 (5e éd.).
- PINKER, S., *The Language Instinct*, Penguin Books, 1994.
- SAUSSURE, F., *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par BOUQUET, S., ENGLER, R., Paris, Gallimard, 2002.
- SAUSSURE, F., *Cours de linguistique générale*, Payot, édition Tullio de Mauro, 1972.
- WITTGENSTEIN, L., *Conférence sur l'Éthique suivie de Notes de F. Waismann sur des conversations avec Wittgenstein*, Traduction FAUVE, J., Paris, Gallimard, 1971.
- WITTGENSTEIN, L., *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*. Traduit de l'allemand par KLOSSOWSKI, P., Paris, Gallimard, 1961.